



## LE FLANEUR A PARIS.



Circuit.... quereus....

Ce monde est un vaste théâtre. — Asmodée, mon ami, la métaphore est bien usée; on la trouve dans dix sermons de Bourdaloue, quinze de Massillon; car c'est toujours chez les professions qui leur sont les plus étrangères, que nos grands écrivains vont chercher leurs comparaisons. — Maître, je n'ai pas le même droit qu'eux d'emprunter celle-ci : Je voudrais cependant obtenir licence d'en faire tranquillement usage aujourd'hui, tant elle s'ajuste bien à ma pensée.

— Passe, pour cette fois encore, mais que ce soit la dernière. — Ce monde est un vaste théâtre où mille acteurs différents d'humeur, de costume, de caractère, masqués, musqués, grîmés, gourmés, tondués, frisés, bariolés en cent manières, se disputent les premiers rôles et se montrent à peine dignes des moins importants. La scène n'en est que plus animée et plus curieuse à étudier, sans doute ; mais qu'est-ce qu'un spectacle, quelque piquant qu'il soit dans sa variété, s'il n'a pas de spectateurs ? Voilà ce dont est menacé le nôtre, où, depuis le père noble jusqu'au manœuvre appliqué à faire glisser dans sa rainure la coulisse qui crie et chancelle, chacun ne se soucie guère que de l'effet qu'il produit, et s'aperçoit à peine, de temps à autre, qu'il ait un voisin ou un vis-à-vis. La Providence y a pourvu, en inspirant à quelques acteurs émérites la pensée de vivre de la douce vie de flâneur ; elle en a garni les loges et le parterre. C'est du flâneur que je vous entretiendrai, si vous le permettez. Je vous dirai ses mœurs, ses allures, ses plaisirs. Je viens de marquer déjà la place utile qu'il occupe dans la chaîne des êtres sociaux. C'est assez, j'espère, pour fixer votre attention.

Le flâneur, premier besoin d'un âge avancé, est à mes yeux la plus haute expression de la

civilisation moderne : non pas que je donne à son existence une date récente ; je vois en lui, au contraire, un contemporain de la création. Il erre, sous la figure du serpent, dans le paradis terrestre ; et je ne rappelle pas sans quelque orgueil, que le rôle a été joué d'abord par un confrère. Plus tard, appuyé sur le bâton du poète, ou caché sous le manteau du sage, il parcourt les sommités du globe éclairées par les premiers rayons d'une raison douteuse. C'est Homère visitant les cités de la Grèce antique ; recueillant leurs traditions, leurs dieux, leurs combats, leurs héros, et formant, de l'ensemble de ces récits fabuleux, l'œuvre la plus élevée qu'ait enfantée l'imagination humaine. C'est Hérodote allant, sur les bords du Nil, visiter pieusement le berceau des sciences et des arts de sa patrie, pour transmettre à la postérité le fruit de ses curieuses recherches. C'est Pythagore portant jusqu'au Gange sa course vagabonde, et, comme l'abeille, composant le miel de sa philosophie, des tributs réunis, par son habile picorée, en mille lieux divers.

Mais que ces temps sont loin de nous ! Le flâneur, tel qu'il se développe à nos yeux, n'est plus ni poète, ni philosophe. C'est un des effets de la division du travail dans nos sociétés qui se croient perfectionnées, parce qu'elles sont

vieillies. Elles offrent d'ailleurs un champ si vaste à l'observation, qu'il ne reste à ceux qui s'y livrent, ni force ni temps pour accomplir une autre tâche. Tenez-vous donc pour averti que mon flâneur à moi, le flâneur du dix-neuvième siècle, est flâneur, et rien de plus. Il a pu, il a dû exercer quelque autre profession; mais, du moment qu'il a embrassé celle-ci, elle l'absorbe tout entier; elle n'admet pas de cumul. L'avocat qui manque l'heure de sa plaidoirie, en s'arrêtant devant les étalages du Pont-Neuf, le théâtre de Polichinelle, ou la boutique de Lerebours; le médecin qui laisse passer l'heure de la consultation, en épuisant une question de politique avec un peintre qu'il a rencontré sur le pont des Arts: ce sont là des musards, mais des flâneurs, jamais; et je proteste contre la prétention qui leur ferait prendre ce titre, ou la flatterie qui le leur décernerait.

Le flâneur peut naître partout; il ne sait vivre qu'à Paris. Je connais un étranger, que son goût décidé pour ce bel état a fixé en France, et qui, pour ne nous plus quitter, a renoncé, au bout d'un an, à l'ambassade de Londres que son souverain lui avait confiée, parce qu'il reconnut bientôt qu'il était impossible de flâner dans une ville où toutes les maisons sont séparées des passants par de larges fossés; où la

foule se presse et se heurte sur des trottoirs étroits; qui n'a pas de quais, et dont la plupart des ponts sont garnis, en guise de parapets, de murs élevés. Le flâneur appartient donc essentiellement au cadre que vous m'avez tracé. Représenter Paris sans lui, ce serait peindre une chambre des députés sans le général D..., un bal sans la princesse B..., une conspiration sans les honnêtes gens qui se vantent de n'avoir pas fait autre chose depuis seize ans.

Je dois me hâter de consigner ici une remarque: le flâneur ne saurait se former par un séjour continu à Paris, et, il faut l'avouer (car on peut tout dire à une grande nation), les flâneurs les plus recommandables sont nés quelquefois sous d'autres cieux. N'y aurait-il pas, dans ce phénomène, quelque chose d'analogue à celui que nous offre Hamilton, Écossais d'origine, Irlandais de naissance, et dont les écrits composés dans notre langue, brillent par excellence de cette grâce légère, de cette fleur de plaisanterie piquante et naïve, qui semblent le génie distinctif de l'idiome français? Concluons-en, car j'aime à conclure, qu'il se trouve dans nos habitudes, dans notre tour d'esprit, dans toutes les ressources de notre civilisation comme de notre littérature, quelque chose d'exquis, d'insaisissable, dont le sentiment

n'existe pas à un haut degré chez ceux qui n'en ont jamais détaché leurs yeux, et qui nous frappe plus vivement, si nous en embrassons à la fois l'ensemble.

Mais vous voulez pénétrer plus avant dans l'étude du flâneur. Il n'est pas besoin, pour cette fois, que je mette en pratique l'art dangereux d'enlever le toit des maisons, et que je vous initie aux mystères de la vie domestique. L'existence du flâneur est tout en dehors; elle se passe au grand jour. Il étoufferait, et sa vue serait gênée, dans cette demeure de verre que le plus confiant des philosophes souhaitait jadis d'habiter. C'est une plante que la serre tuerait, et qui ne prospère qu'en plein vent.

Tant qu'il n'a pas franchi le seuil de sa porte, le flâneur n'est qu'un homme comme un autre: un général en retraite, un professeur émérite, un ancien négociant, un diplomate en disponibilité, que sais-je! ce qu'on est ou ce qu'on sera. Quand il a touché le sol de la rue, humé la poussière du boulevard ou le brouillard de la Seine, il entre en action, et c'est là que nous nous en emparons. Aussi bien le flâneur n'a guère d'intérieur à lui; qu'en ferait-il? Il est célibataire ou veuf: il veut du moins se le persuader, et j'en ai vu plusieurs chez qui le besoin de se procurer cette illusion a été la première et peut-être la seule vocation.

Le voyez-vous mon flâneur, le parapluie sous le bras, les mains croisées derrière le dos; comme il s'avance librement au milieu de cette foule dont il est le centre, et qui ne s'en doute pas! Tout, autour de lui, ne paraît marcher, courir, se croiser, que pour occuper ses yeux, provoquer ses réflexions, animer son existence de ce mouvement loin duquel sa pensée languit. Rien n'échappe à son regard investigateur: une nouvelle disposition dans l'étalage de ce magasin somptueux, une lithographie qui se produit pour la première fois en public, les progrès d'une construction qu'on croyait interminable, un visage inaccoutumé sur ce boulevard dont il connaît chaque habitant et chaque habitué, tout l'intéresse, tout est pour lui un texte d'observations. Aussi, comme sa marche est lente, comme il revient sur ses pas, comme lui seul est là pour y être, tandis que les autres n'y sont que pour se rendre ailleurs! Entouré de gens qui ont l'air de poursuivre, pendant toute la journée, un quart d'heure qu'ils ont perdu le matin, il est maître de son temps et de lui-même; il savoure le plaisir de respirer, de regarder, d'être calme au milieu de cette agitation empressée; de vivre enfin: ainsi le Turc assis dans un cimetière de Constantinople, s'enivre des inspirations de l'opium, des flots de fumée qui s'échappent de ses

lèvres, et de la brise embaumée que lui envoient les côtes d'Asie.

Oh! si vous êtes de loisir, approchez-vous du flâneur. Tout vous sera une occasion d'entrer en conversation avec lui. Son sourire vous y invite; un mot, un rien feront les frais de la présentation. N'est-ce pas que vous avez bien fait d'y mettre un peu du vôtre? Que de choses il vous apprend! Sous quel aspect inattendu s'offre à vos yeux, avec un pareil démonstrateur, le panorama mobile qui vous environne! Chaque passant a son nom; chaque nom, son anecdote. Aviez-vous remarqué, tandis que la porte de cet hôtel, au coin du boulevard, se refermait sur un brillant carrosse, que s'ouvrait cette fenêtre si élégamment drapée qui forme l'angle du premier étage? Non, sans doute; car, une porte qui se ferme; une fenêtre qui s'entr'ouvre, il n'y a pas là de quoi s'étonner, ni rien qui fournisse à un commentaire. Oui, pour vous et pour moi; mais pour un flâneur! Il fixe votre attention de ce côté: « Un moment, dit-il, et une « petite main va déposer sur la croisée un ro- « sier du Bengale; hier c'était un pot de pen- « sées, ce qui est bien différent. » — Et la petite main paraît, comme à sa voix, et se retire furtivement: le rosier seul demeure. Le flâneur de vous regarder d'un air d'intelligence, auquel

vous répondez par un léger sourire, pour peu que vous ayez de prétention à l'esprit, persuadé que lui et vous, avez seuls observé et compris ce petit manège. Mais, pour tempérer ce mouvement d'amour-propre, il vous désigne d'un clignement d'œil un jeune homme qui lisait, étendu sur une chaise, à quelque distance de vous. Celui-ci, qui a tout vu aussi, quoiqu'il regardât d'un autre côté, se lève d'un air distrait, pour disparaître dans la foule, où vous le laisserez se perdre par discrétion.

Ne croyez pas cependant que le flâneur abuse toujours ainsi de la supériorité de ses observations. Ses jours s'écoulent trop doucement pour qu'il veuille empoisonner ceux des autres par la malignité. C'est une preuve de confiance qu'il vous a donnée en vous faisant cette communication; montrez-vous-en digne; oubliez-la, comme lui, cinq minutes après. Et combien vous perdriez si vous vous abandonniez à la moindre distraction. Votre ami n'en a pas, lui. Il a un mot, une interpellation, un salut de la tête ou de la main, pour tout ce qui porte un négligé un peu élégant dans cette foule qui se renouvelle sans cesse. Ici, ce sont des questions d'intérêt pressant, dont il n'écouterait pas la réponse; là, c'est une phrase qui continue la conversation commencée, en passant, à la même